

## Les leçons de la pandémie

*Nous avons proposé aux membres de notre groupe sur l'écospiritualité et à nos sympathisants de partager, par écrit, ce que la pandémie, toujours en cours, nous a déjà appris. Un échange sur ces contributions a eu lieu lors de notre rencontre du 15 septembre. Vous trouverez ci-après des extraits des textes qui nous sont parvenus, choisis arbitrairement, avec le souci de ne pas trop solliciter la patience du lecteur. Si vous désirez prendre connaissance de l'intégralité de l'un ou l'autre de ces textes, faites-le nous savoir par le moyen de contact de ce site.*

*Christiane Escher*

Ma période de confinement a commencé le 5 mars, en annulant tous mes rendez-vous. Triste de ne pas pouvoir fêter les 95 ans de ma sœur (occasion de revoir les membres de ma famille de tous âges). Des voisins sympathiques, un jeune ami africain connu il y a fort longtemps à l'Agora m'a fait quelques courses, puis un bénévole de la Croix-Rouge a pris le relais, nous avons sympathisé. Beaucoup de coups de téléphone reçus et donnés... Ma fille habitant la France voisine m'a énergiquement «INTERDIT DE SORTIR». D'autres parents ont eu une même réaction de leurs enfants, c'est leur façon de dire qu'ils nous aiment... Et oui, il arrive un moment de la vie où les rôles sont inversés.

Puis décès de mon frère que je n'avais pas revu depuis le 5 mars, mais à qui j'avais souvent parlé au téléphone. À son enterrement, 20 personnes autorisées à être présentes. C'était mieux qu'au début, mais tout de même insuffisant pour ma belle-sœur, pour moi et d'autres, d'où un certain malaise. Heureusement, un prêtre formidable... Je me suis dit, c'est sur moi maintenant que la responsabilité familiale retombe. Nous étions 5 enfants, nous ne sommes plus que deux, et ma sœur est dans un EMS.

Le port du masque m'est très pénible, je dépends d'autres pour pas mal de choses, même si je suis privilégiée, je ne maîtrise plus tout... Je commence sérieusement à ne plus bien entendre, je marche mal, je ne peux plus monter sur une échelle etc. Pas marrant, même si je vois la chaîne du Jura d'un côté et de l'autre le Salève, quelques arbres, des oiseaux, et si j'habite dans un quartier vivant. Les trois-quarts de l'humanité sont dans une situation invivable. L'avenir m'inquiète. Pas vraiment pour moi mais pour les jeunes du monde entier. Auront-ils l'énergie d'affronter ce monde chancelant ? Les premiers échos font chaud au cœur.

*Claude Fol*

La société suisse, si elle est motivée et si on lui fait confiance, dans la majorité des cas suit bien les directives du confinement. Elle a vécu ainsi une expérience extraordinaire. J'ai particulièrement apprécié ce mode de faire plutôt qu'une imposition et une répression. J'ai beaucoup de peine avec la restriction des gestes d'humanité : plus de serremments de main, plus de bises, les masques empêchant de lire sur les visages et de reconnaître les personnes que l'on croise. Oui, ce n'est pas en se tapant le coude que l'on s'accueille vraiment. Oui, de vrais gestes d'accueil me manquent !!!

Le Coronavirus a eu une autre incidence dans ma vie. Ma belle-sœur avec laquelle je vivais en proximité s'est cassé le fémur au début du confinement. Après quelques jours à l'hôpital et en maison de convalescence, elle a dû rejoindre un EMS car elle est incapable de marcher sans son déambulateur. Il faut donc que je négocie une nouvelle solitude.

Souffrance dans les EMS. Les règles du confinement y étaient très strictes : plus de visites des proches par peur des contaminations. Ce qui signifie plus d'échanges qui apportent de la Vie, donc déséquilibre complet chez les personnes qui ne vivent vraiment que par relation avec leurs proches. Lors d'une maladie qui nécessitait une hospitalisation, ou à l'approche de la fin de vie, la relation avec le patient n'a pu s'établir que par Skype ce qui est déjà un contact, mais très éloigné de la tendresse qui souvent a cours en ces moments-là. En cas de décès, les cérémonies d'A-Dieu ne pouvaient se dérouler qu'en présence d'un petit nombre d'intimes, ce qui a créé des frustrations.

*Luitgard Schroft*

Une impression de « déjà vu » s'installe, la sensation d'une fuite en avant de nos responsables politiques, fuite semblable à celle face au dérèglement climatique avec son cortège de misères et malheurs ; le flot de réfugiés malmenés, des centaines de personnes qui attendent pendant des heures qu'une main tend un sachet rempli de nourriture, et ça chez nous ! L'opulence, la prospérité, la sécurité ne sont pas pour tout le monde... Les défenseurs de l'économie de croissance continuent à « vendre » leurs arguments. Ils sont pris dans l'engrenage de ce qu'ils considèrent être le progrès, le succès. Produire plus, toujours plus et plus vite.

Heureusement, il y a un courant qui résiste à cet aveuglement. Un courant de vie, mené par des personnes engagées corps et âme pour la justice et la solidarité ! Elles n'ont pas chômé pendant le confinement. Elles ont organisé l'aide aux aînés et aux sans-papiers, des manifestations avec le slogan : « Pas de retour à l'à-normale », applaudi les efforts des soignants, etc. Nous avons appris que la solidarité est ? Belle, parce qu'elle rend heureux.

Ce virus infiniment petit a secoué profondément toute la planète, mis en évidence le fait que, malgré nos moyens sophistiqués pour nous défendre, nous sommes fragiles et vulnérables, qu'il nous faut enfin apprendre notre interdépendance entre nous, les humains, les animaux, les végétaux, que nous sommes responsables envers tout le vivant.

*Robert Fol*

*« Pour que viennent les jours nouveaux,*

*Que la paix règne en nos villages,*

*Nous t'offrons, nos joies, nos travaux,*

*Notre-Dame des Temps Nouveaux,*

*Nous voulons sans jamais faiblir,*

*Sans soucis du vent, des orages,*

*Préparer un bel avenir,*

*Ô Marie, viens nous soutenir. »*

C'est en pensant à la période que nous vivons actuellement que je me suis rappelé ces paroles parce qu'elles s'appliquent bien à ce qui doit nous animer désormais. Avec la Covid et pour symbole le masque qui nous dit de nous taire pour mieux agir, nous sommes entrés de plain-pied dans **la Société de Transition** que nous appelions de nos vœux.

Qu'on le veuille ou non, la Covid nous a conduits, à l'échelon planétaire, dans une démarche de changement radical, et sans révolution. Un sacré coup de pouce quand on pense, qu'il n'y a pas si longtemps, on se désespérait à voir le monde « aller dans le mur » sans réagir. Maintenant, c'est fait. La prise de conscience est en marche. C'est l'étape suivante qu'il s'agit de concrétiser, celle qui consiste à vaincre les résistances au changement, pour un monde qui rendra sa dignité à l'homme en faisant de cette idée le point central de la réorganisation de la société.

Et alors, nous pourrions reprendre en chœur ces paroles: «*Pour que viennent les jours nouveaux....* »

*Hélène Bourban*

Le confinement a révélé combien nous sommes **des êtres de relations**. Chacun-e a pu expérimenter à la fois le manque causé par la rupture des relations habituelles et la création spontanée de nouveaux liens (de voisinage au balcon, une communion à travers les applaudissements, etc.). Et la première envie d'une majorité de personnes lors du déconfinement est de retrouver ses proches, les côtoyer. Cette expérience collective, certes douloureuse, nous a offert une occasion de nous recentrer sur l'essentiel, revoir nos priorités, dont l'une pourrait se résumer ainsi : **moins de biens, plus de liens**. Quelques mots qui esquissent les contours d'une sobriété heureuse. Il est possible de vivre dans la **suffisance**, heureux-ses en consommant moins (et mieux), en tissant des relations enrichissantes. Et nous devons choisir la suffisance. Afin d'atténuer la crise écologique en respectant les limites de la biosphère et de permettre aux plus démunis-e-s d'accéder aussi aux ressources nécessaires pour une vie digne. En **solidarité** avec les générations futures et les plus pauvres : vivons simplement pour que d'autres puissent simplement vivre !

La relation entre pandémie et **destruction des écosystèmes** est maintenant bien établie. La pandémie de coronavirus appartient aux **zoonoses**, ces maladies qui lient humains, animaux domestiques et espèces sauvages. Leur fréquence ainsi que leur nombre semblent en constante augmentation. Il est donc essentiel de considérer cette crise sanitaire comme une composante de la crise écologique, et de prendre des mesures aussi urgentes et radicales pour répondre à l'une qu'à l'autre.

Les effondrements liés à la crise écologique n'appartiennent plus à un futur lointain et pessimiste, ils sont soudain tangibles. Nous sommes entré-e-s dans une nouvelle ère où notre vulnérabilité se dévoile. Et avec elle, la **nécessité de changer d'imaginaire**. Le coronavirus nous offre une opportunité de questionner nos modes de vie, les structures socio-économiques dominantes, ainsi que **les principes, les valeurs et les visions** qui les sous-tendent. Nous ne sortirons pas de cette crise sanitaire en menant une guerre au virus, mais dans la **solidarité et la coopération**.

*Roland Pasquier*

Je fais d'abord la liste de ce qui pour moi a été synonyme d'Apocalypse. Ces choses symboliques qui

donnent des impressions de fin du monde.

- La fermeture des écoles
- Les messes supprimées (en temps pascal !)
- L'interdiction de voir ses petits-enfants
- L'obligation de rester chez soi
- Les personnes âgées interdites de visite, qui meurent seules
- L'impossibilité de dire à Dieu convenablement
- La fermeture des frontières
- Les rassemblements et fêtes interdites
- Le fait de considérer l'autre comme un danger Mais ce petit virus a réalisé très vite des prouesses inimaginables :
- Le grounding des avions

C'est sans doute le changement symbolique le plus fort. Cela nous force à freiner notre mode de vie. Ne plus courir le monde sans réfléchir aux conséquences humaines et écologiques et au rythme des dépenses en stress et financières.

- Le télétravail et/ou l'arrêt des activités: cela a permis une « recentration » sur l'essentiel.
- Le maintien des rôles essentiels, alimentaires et médicaux: cela a forcé la réflexion et poussé vers les circuits courts, le local.
- Le confinement: il nous a forcés à nous arrêter et donc à réfléchir. Profiter du silence, redécouvrir la marche, le vélo, le quartier, et les vacances toutes simples mais chaleureuses et joyeuses.
- La reconnaissance: les applaudissements de 21h étaient des moments d'expression partagée avec les voisin-e-s.
- La solidarité : elle a soudé les générations, les relations avec nos proches et nos plus lointain-e-s.

A l'heure du déconfinement, j'aimerais que les choses ne reprennent pas comme avant. Les expériences et réflexions que nous avons menées pendant l'arrêt ont mis en exergue l'absurdité de notre façon de vivre de manière effrénée et dispendieuse. On s'est aperçu qu'un autre monde était possible, ne serait-ce que parce que l'économie n'était pas la première, la santé l'ayant reléguée.

*Yves Brun*

Lettre à l'un de mes petits-fils à la veille de la rentrée scolaire... Cher Jérôme, Lundi prochain tu vas reprendre le chemin du collège. Masqué. Tu as 17 ans : 70 ans nous séparent. Te voilà plongé dans un

monde étrange, inquiet, porteur d'une anxiété diffuse devant un phénomène qui met notre société par terre. Ou presque. Tout allait bien. Trop bien. En tout cas pour nous pays occidentaux. Croissance insolente, travail pour tous, ou presque, loisirs, vacances au loin. En avion bien sûr. Ter-mi-né ! Voici notre Humanité prédatrice menacée dans son ensemble ! Qui a pensé que la croissance était infinie dans une illusion de toute-puissance... Des scientifiques, des météorologues, des politiciens avertissaient : « On va dans le mur ! » Dans le mur, maintenant on y est et, au milieu de notre société fondée sur des rouages économiques et financiers délirants, ce minuscule virus de 125 nanomètres mine le socle de l'édifice. Le monde tremble. Quel sera notre, votre avenir ? Cri de la Planète, cri des pauvres. Désormais nous devons construire un autre monde, plus solidaire, plus juste, accepter notre vulnérabilité, notre fragilité. J'arrive à la fin de ma vie pour devoir « garder ces gestes barrières » avec toi, avec tes cousins et cousines. Ne plus s'embrasser. Cela me coûte. Tu me connais ! Il faut garder la distance ! Je crains que cette nouvelle habitude, qu'il faut nécessairement instaurer, sépare petit à petit les personnes, crée une indifférence à l'autre. Qui devient à risques. Je me permets de t'inviter à lire un des livres de la Bible, Qohélet qui rappelle qu'il n'y a : « *Rien de nouveau sous le soleil... Un temps pour tout et un temps pour chaque chose sous le ciel... Un temps pour tuer, un temps pour guérir. Un temps de guerre et un temps de paix. Un temps pour embrasser et un temps pour éviter d'embrasser* » Nous y sommes ! Et de conclure :

« *Un âge s'en va, un autre vient et la terre subsiste toujours...* » Aujourd'hui on pourrait ajouter : *Un temps pour croître et un temps pour décroître !* Je te souhaite une fructueuse année scolaire et je t'embrasse. Avec le masque ! Ton grand-père.

*Edouard Dommen*

Le confinement a exposé au grand jour les démunis.e.s que l'économie s'était évertuée à cacher dans le fouillis qu'elle avait élaboré à coups de règlements de la sécurité sociale. *Quand un pauvre aura travaillé, que ce ne nous soit tout un, moyennant que nous l'ayons employé ; mais entrons en bon examen pour savoir si nous voudrions être ainsi traités quand nous serions à la place de celui qui languit, qui n'a de quoi se nourrir, sinon par ce moyen ; nous voudrions qu'on usât de douceur envers nous, et que nous fussions supportés* ( Calvin, Sermon 140 sur Deut.24.14-18, AB 421.1). À l'époque d'avant, dans le train entre Genève et Genthod-Bellevue, je rigolais à l'idée que les passagers, dont le nombre justifiait le service, n'existaient officiellement pas pour la plupart, puisque c'était des sans-papiers qui venaient faire le ménage. Maintenant ces mêmes spectres sont nombreux à faire la queue aux Vernets pour la distribution d'aliments. Calvin encore : *Voilà un étranger qui sera pillé, on le tourmente, on lui fait quelque tort manifeste ; or on dissimule* (Sermon 151 sur Deut.27.16-23, AB 412.3). On pense tout autant à celles et ceux qui ont cotisé à l'assurance chômage mais n'y ont pas droit parce qu'ils n'ont pas assez cotisé, aux invalides qui n'ont pas droit à la rente AI parce qu'ils ne sont pas assez invalides ou pas de la bonne façon, et j'en passe. L'économie a tissé un filet social à trous. On peut s'efforcer de resserrer les mailles une à une - Sisyphé faisait plus ou moins la même chose - mais on peut faire plus simple et introduire **le revenu universel**. Il s'agit d'un revenu auquel toute personne a droit du simple fait d'exister. Plus de paperasse, plus d'excuses. On pense ensuite aux métiers que les Genevois applaudissaient tous les soirs à 21h pendant le confinement, ces métiers dont on s'est enfin rendu compte que la valeur ne se reflétait pas dans le prix. *Si [on] dit : je le nourris et je lui paye son salaire ; voire, mais il faut regarder aussi quelle est sa portée et le service que nous en pouvons recevoir* (Calvin, Sermon 95 sur Deut. 15.11-15, AB 419 (420.1)).

*Michel Bavarel*

Ce fut d'abord une surprise : la catastrophe est arrivée de mon vivant, plus tôt que je ne l'avais imaginé (étant donné mon âge, je pensais lui échapper, même si c'était de justesse...) Raté ! Et d'une manière que je n'avais pas envisagée, malgré toutes mes lectures. Consolation : un homme aussi averti que Pablo Servigne, l'un des « pères » de la collapsologie, ne l'avait pas vu venir. Et voici maintenant qu'elle dure, qu'elle met notre patience à l'épreuve (alors qu'une partie de la population perd déjà patience). Cependant, si l'on ne profite pas de cette situation pour changer, c'est gâcher une crise, nous dit Bruno Latour.

Le théologien brésilien Leonardo Boff voit dans ce nouveau virus – répandu sur toute la planète – une contre-attaque de la Terre, organisme vivant que certains appellent Gaïa, contre une guerre d'agression de l'espèce humaine. Selon lui, l'activité débordante de notre espèce, entrée depuis la révolution industrielle dans l'ère de l'anthropocène<sup>i</sup>, nous conduit à celle du « nécrocène », celle de la « production en masse de la mort des êtres vivants ». Gaïa dit : « Halte-là ! Je suis une mère généreuse, mais j'ai mes limites. Je dois donner une sévère leçon à mes enfants rebelles et violents ». Cette leçon, c'est le chaos climatique, les événements extrêmes (sécheresses, inondations, tempêtes). Et ces minuscules virus face auxquels les milliards dépensés en armements paraissent ridicules. Leonardo Boff conclut l'un de ses articles en citant l'écologiste indienne Vandana Shiva : Le SARS-CoV-2 « peut nous aider à fonder une nouvelle civilisation basée sur l'harmonie avec la nature. Ou allons-nous continuer dans l'illusion de notre domination sur la planète, jusqu'à la prochaine pandémie. Et, finalement, jusqu'à notre extinction. La terre, elle, continuera, avec nous ou sans nous. »

La pandémie jette une vive lumière sur ce que nous savions déjà, mais sans le voir ou le croire, et qui nous est maintenant jeté en pleine figure. Il n'y a rien de vraiment nouveau, cela fait des décennies que nous nous enfonçons dans une situation dramatique. S'il ne change rien de fondamental, ce coup de projecteur révèle l'étendue et la gravité des failles de notre humanité, jusqu'à des recoins volontairement ignorés, voire dissimulés. Elle nous inflige, plutôt rudement, une série de leçons qu'il s'agit d'assimiler, ce qui va nous prendre du temps, alors que nous en manquons, et nous coûter bien des efforts, d'abord pour renouveler notre vision du monde, de notre place sur la planète, du sens de notre existence...

<sup>i</sup> Époque géologique où l'activité humaine a une incidence significative sur l'écosystème de la planète. D'autres l'appellent « capitalocène », incriminant le système capitaliste.